

LE SPECTATEUR

DE

L'ORIENT.

Livr. 51. — 25 Sept. (7 Octobre.) 1855.

Théodore Colocotroni.

— 0000 —

του κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄγρος.

La nation grecque doit la conservation de sa langue, de sa religion, et surtout de la conscience de sa nationalité, pendant la domination musulmane, à plusieurs causes: d'abord à la constitution du clergé sous l'église patriarcale de Constantinople, qui sut prendre vis-à-vis du pouvoir turc, le rôle de chef de la nation grecque et de représentant de ses intérêts; ensuite au système municipal laissé aux communes chrétiennes; puis aussi aux efforts individuels des Grecs qui parvinrent à toutes les époques, à entretenir des relations avec les Turcs puissans, et à seconder ainsi les progrès de leur nationaux, et notam-

ment aux Grecs du Phanar, qui arrivèrent, il y a déjà plus d'un siècle et demi, à gouverner, à titre d'hospodars, les principautés Danubiennes. A la faveur de ces institutions et de cette protection, l'esprit entreprenant et actif des rayas se fit jour. Les lettres grecques ne cessèrent point d'être cultivées sous la protection du clergé. La liberté municipale encouragea l'esprit industriel et commerçant, et plus tard, la race grecque, en possession du gouvernement de deux principautés quasi-indépendantes, se lança hardiment dans toutes les carrières qu'il lui était permis d'aborder. L'autorité patriarcale représenta ainsi l'unité nationale, et la résurrection de l'Empire Byzantin demeura dès lors le rêve chéri des populations chrétiennes.

Mais à côté de ce développement matériel et intellectuel, un autre élément, l'élément militaire, survécut à la conquête, et se maintint, sous diverses formes, jusqu'au jour où il fut appelé à jouer le rôle principal dans la guerre de l'indépendance. L'armatole ou klephte, tantôt auxiliaire des Vénitiens, plus tard *outlaw* hardi et indomptable, bravant des hauteurs de l'Olympe et du Pinde le courroux impuissant des Turcs, était le héros de ces ballades populaires, de ces chansons primitives qui faisaient le charme des populations asservies et entretenaient-tou-jours vivaces leurs espérances vers un meilleur avenir.

Le Péloponnèse, cette grande et belle péninsule qui forme l'extrémité méridionale du continent grec, jouissait, sous le gouvernement du Sultan, d'un régime relativement plus doux que les autres provinces de ce vaste Empire. La province de Maina, formée par la prolon-

gement méridional du mont Taygète, contrée montagneuse et aride, habitée par une population pauvre, belliqueuse, et quasi-indépendante, servait d'asile aux klephtes des autres provinces toutes les fois qu'ils étaient serrés de près par les Turcs; car, le Péloponnèse étant comparativement plus peuplé que les contrées continentales, les populations, par suite de la douceur relative de l'administration, étaient plus adonnées aux occupations paisibles de l'agriculture et de l'industrie: il y avait moins de tyrannie, et partant moins de sujets de mécontentement que dans les provinces de la Romélie. La configuration même de cette contrée se prêtait-elle peut-être moins à l'existence de ces nombreuses bandes qui faisaient la terreur des Turcs de l'autre côté de l'Isthme. Ceci ne veut pas dire que la protestation armée contre l'oppression turque ait fait défaut à la péninsule. Elle a bien produit ses klephtes, tout aussi hardis, tout aussi redoutables que ceux du Pinde de l'Olympe, et du Parnasse, mais la guerre de montagne n'y était pas aussi systématique, ses bandes n'étaient pas aussi nombreuses ni attachées, pour ainsi dire, d'une manière permanente aux régions escarpées de chaque province. Aussi, les chefs de klephtes Péloponnésiens n'atteignaient pas, quelle que fut d'ailleurs leur valeur personnelle, à cette influence locale, ils ne parvenaient pas à perpétuer leur autorité dans le même endroit. Poursuivis vivement, obligés de se transporter d'un district à l'autre et de changer souvent de genre de vie, les *outlaws* Péloponnésiens ne faisaient pas une population à part. Le klephte de la Morée, moins redoutable dans sa province que celui de la Romélie, était plus connu, à cause de ses émigrations continuelles dans toute la péninsule, était

plus en contact avec le peuple que le premier. Celui-ci représentait surtout l'idée de l'agression contre la tyrannie des Turcs, celui-là était plutôt le défenseur du peuple qu'il représentait davantage, et dans lequel il se confondait souvent.

Voici comment, dès le commencement de la guerre de l'indépendance, un klephte du Péloponnèse sut prendre, grâce à la popularité de son nom, un ascendant décisif dans toute la Péninsule et exercer une influence prépondérante non seulement sur les klephtes, mais aussi sur toutes les populations du Péloponnèse, et se mettre de prime abord au dessus des rivalités et des jalousies, soit des autres chefs, soit des primats de cette contrée. Il dut à ses qualités éminentes le maintien de sa supériorité et de son immense popularité jusqu'à la fin de la guerre, exemple bien rare dans les révolutions.

I.

Théodore Colocotroni descendait d'une ancienne famille de klephtes. Ses ancêtres n'avaient jamais reconnu le pouvoir turc. Son père, Constantin Colocotroni, était l'armatole le plus renommé de la péninsule. Impliqué naturellement dans la malheureuse tentative de 1769, il fit aux musulmans la guerre de partisan pendant dix années, d'abord dans le centre du Péloponnèse, et plus tard dans le Maina, où il périt glorieusement en 1780.

Théodore, né en 1770, avait dix ans à la mort de son père. Sa famille, restée à Maina, alla se fixer, après la catastrophe de son chef, à Alonistaina en Arcadie. Quand il eut atteint l'âge de quinze ans, les armatoles de Leontari le placèrent à leur tête. Ces chefs d'armatoles

qui faisaient la police de leur province, étaient non seulement tolérés, mais par fois reconnus par les autorités turques, qui profitaient de leurs services tant qu'ils ne leur portaient pas ombre, mais cherchaient à s'en défaire d'une manière ou d'une autre aussitôt qu'ils commençaient à acquérir une trop grande influence. Ce fut là le sort du jeune Colocotroni, dont le nom était déjà un épouvantail pour les Turcs. En butte d'abord à une persécution sourde et acharnée, il fut bientôt déclaré rébelle et tous ses biens furent confisqués. Il fit la guerre de partisan pendant deux ans, et les Turcs finirent par traiter avec lui, et par le reconnaître pour chef des armatoles de Leontari et de Carytène. Mais cette trêve ne dura que peu de temps. Les persécutions recommencèrent, et un firman de Constantinople enjoignit à tous les fidèles de faire une guerre à mort aux Colocotroni.

C'est pendant cette persécution que Théodore obligé de subir toutes les épreuves in-sé-parables d'une vie errante, acquit, ainsi qu'il le disait lui-même, toutes ces qualités qui lui ont été si utiles pendant la guerre de l'indépendance ; il apprit à apprécier les hommes ; en parcourant les provinces du Péloponnèse, il en connut toutes les montagnes, les routes, les sentiers, les positions fortes : lui et ses compagnons s'aguerrirent, s'habituaient à mépriser les Turcs, et se rendirent familières toutes les privations qu'impose la guerre de partisans.

Les limites de ce travail ne nous permettent pas de retracer toutes les péripéties de la lutte inégale que Colocotroni eut à soutenir, ni les pertes cruelles qu'il eut à subir. Obligé d'abandonner ses compagnons, errant de

province en province, traqué partout comme une bête fauve, échappé plusieurs fois comme par miracle à la trahison, il finit par se réfugier dans le Maina, et de là aux îles Ioniennes en 1806.

Ces îles étaient alors occupées par les Russes, alliés de l'Angleterre contre la France. Colocotroni prit du service, et continua à faire sur mer la guerre aux Turcs. A la paix de 1807, les îles Ioniennes passèrent au pouvoir des Français. Vers cette époque, Vely-pacha, fils du fameux Ali-Tébelen de Janina, étant gouverneur de la Morée, résolut de faire la guerre à Aly Pharmaky, turc puissant de la province d'Elis, qui refusait l'obéissance au gouvernement. Ce dernier appela à son aide Colocotroni dont le père et le grand père avaient été liés d'amitié avec le père et le grand père d'Aly. Colocotroni se rendit à cet appel, et se renferma avec son ami dans une tour qui fut bientôt étroitement bloquée par les troupes du pacha. Après une résistance héroïque, Aly Pharmaky fut obligé de se rendre, non sans avoir généreusement pris les mesures nécessaires pour faire évader son ami jusqu'à Zante.

De retour aux îles Ioniennes, dont une partie était occupée par les Français et une autre par les Anglais, Colocotroni entra au service de ceux-ci avec le grade de capitaine, et prit part, avec un corps d'auxiliaires grecs, à la guerre qu'ils faisaient aux Français. Après s'être distingué à S^{te} Maure, il fut promu au grade de major en 1810, et ne quitta le service qu'après la paix, par suite de la dissolution du corps grec.

Mais tout en servant l'étranger, il ne perdit jamais de vue la cause de son pays ; initié aux secrets de l'hétérie,

il travailla activement à préparer la révolution à laquelle il devait prendre une part si glorieuse.

II.

Tels étaient les antécédens de Colocotroni, lorsqu'en 1820, il atteignit l'âge de cinquante ans. Son nom était populaire dans tout le Péloponnèse. Étant déjà un des premiers apôtres de l'hétérie, et en correspondance avec Alexandre Ypsilanti, il attendait avec impatience le moment d'arborer l'étendard de la croix. Il avait, dès cette époque, des idées très-justes et très-larges sur l'avenir de sa nation. Ces idées, il les avait puisées, lui, homme presque illettré, dans les instincts populaires de ses compatriotes asservis. Il n'était point imbu de cet esprit étroit de localité qui a si souvent fait le malheur de la Grèce. Il visait loin, il aspirait à la délivrance de toute la race hellénique. Souvent, à Zante, dans ses promenades au bord de la mer, il montrait à son jeune fils les montagnes de la Morée, lui rappelant le passé glorieux et l'asservissement actuel de sa patrie, et le préparait ainsi à la grande et glorieuse tâche qui l'attendait.

Enfin le rêve de toute sa vie allait se réaliser. Au même instant où Alexandre Ypsilanti proclamait la liberté hellénique sur les bords du Pruth, Théodore Colocotroni débarquait furtivement à l'autre extrémité de l'empire turc. Au commencement de Janvier 1821, il se rendit dans la province de Maina. Les autorités turques prévenues de son arrivée, demandèrent des explications à Pierre Mauromichali, bey de cette province, qui les tranquillisa en leur disant que Colocotroni n'était venu que pour régler quelques affaires d'intérêt.

Pendant qu'au nord de la Péninsule, l'archevêque Germanos et les primats proclamaient, le 25 Mars, la liberté à Kalavryta, un mouvement simultané avait lieu en Messénie. Le chef des Maïnotes, Pierre Mauromichali, à la tête de deux mille volontaires, et accompagné de Théodore Colocotroni, occupait, le 23 du même mois, la ville de Calamata, et envoyait un corps bloquer les forts de la Messénie.

C'est ici, au début même du mouvement révolutionnaire, que se manifestent le jugement supérieur, la haute intelligence et l'intrépidité de Colocotroni. Absent depuis longues années de son pays, rentré en fugitif, il n'hésite pas à donner le premier élan à la révolution et à en saisir la direction. La levée de boucliers de Calavryta et l'occupation de Calamata n'étaient que des mouvements isolés, qui auraient pu être facilement étouffés. En homme supérieur, il comprit immédiatement qu'il fallait soulever tout le pays. Il ne perdit pas un seul instant. Aussitôt après l'occupation de Calamata, il se met à la tête de trois cents volontaires, et s'avance en toute hâte vers le centre du Péloponnèse. Sa marche jusqu'à Carytène, fut une marche triomphale. Tout en avançant, il répandait des proclamations pour soulever le pays, et, s'emparant de l'autorité suprême, il expédiait des ordres auxquels tout le monde s'empressait d'obéir. Tous les petits corps de volontaires formés à la hâte, accouraient à sa voix et se rangeaient sous son commandement. C'est alors que les insurgés, sous ses ordres, livrèrent le premier combat aux Turcs, qui, vaincus par Colocotroni, allèrent se renfermer dans la citadelle de Caritène.

Mais pendant que les insurgés assiégeaient cette place,

un corps de Turcs venait de Tripolitza au secours des assiégés. Alors arriva ce qui arrive toujours au premier début des révolutions; saisis d'une panique soudaine, les volontaires prirent la fuite, et les Maïnotes seuls, commandés par Elias Mauromichalis, tinrent tête à l'ennemi. Obligés cependant d'opérer leur retraite pendant la nuit, ils furent guidés par Colocotroni qui, malgré une absence de dix-sept ans, connaissait si bien le pays, qu'il réussit à ramener sauve à Crysovitz, cette poignée de braves.

Cependant les autres chefs, revenus de leur panique, résolurent de se retirer vers Leontari et de là en Messénie. Mais Colocotroni qui sentait combien il importait de ne pas abandonner le centre du Péloponnèse, ne consentit pas à les suivre. Il leur dit, avec une sublime naïveté; « Vous pouvez aller où bon vous semble, mais moi, j'aime mieux être dévoré par les oiseaux de proie de mon pays qui me connaissent. » Resté seul, il entra dans une église, et se plaçant devant l'image de la Sainte Vierge; « Sainte mère de Dieu, s'écria-t-il, ayez pitié de ce pauvre peuple, qui s'est soulevé à notre instigation, et donnez lui courage et confiance. » Après cette touchante prière, il se mit en devoir de former un nouveau corps, afin de résister à l'ennemi, et de recommencer la guerre.

En effet, par les efforts patriotiques de plusieurs primats, un petit corps se constitua bientôt à Vervena. Colocotroni parvint également à en former un autre à Piana, près de Tripolitza; mais telle était la peur inspirée par les Turcs, qu'à leur vue ses hommes prirent deux fois la fuite. Néanmoins, grâce à la persévérance de plusieurs chefs, un camp s'établit à Valtetzi, en vue de Tripolitza capitale du Péloponnèse, et peu de jours après, les insurgés eurent

le bonheur de repousser une attaque des Turcs, qu'ils poursuivirent jusqu'à peu de distance de la place.

Pendant que les insurgés, grâce à ce succès, reprenaient courage, les Turcs de leur côté recevaient à Tripolitza un renfort considérable sous le commandement de Kéhaya-bey, chef habile et expérimenté. En même tems les Grecs, fortifiés à Valtetzi sous les ordres de Kyriakouli Mauromichali et autres, formaient trois autres camps; Kéhaya-bey résolut de les attaquer à la tête de toute la garnison, qui dépassait le nombre de dix mille hommes. Divisant ses troupes en quatre colonnes, il en envoya une pour contenir les insurgés campés à Vervena, une autre pour occuper les derrières de Valtetzi, afin de couper ainsi la retraite aux Grecs qui s'étaient fortifiés dans ce village qu'il fit attaquer de front par un corps de 3500 hommes; lui-même demeura en réserve à la tête de 1500 cavaliers. La bataille s'engagea, et pendant que ceux de Valtetzi repoussaient la première attaque, Colocotroni s'avança à la tête de 1200 hommes, et parvint à couper les communications de l'ennemi; ce mouvement hardi força Kéhaya-bey de s'avancer avec sa réserve. Le combat dura toute la journée, et les Grecs, ayant reçu quelques nouveaux renforts pendant la nuit, mirent le lendemain l'ennemi en fuite, avec une perte de 600 hommes.

Cette belle victoire remportée dans les premiers jours de mai 1821, changea la face des choses. Les Grecs reprirent l'offensive, et l'on peut dire que le siège de Tripolitza commença le lendemain de la bataille de Valtetzi.

On aurait tort certainement de s'imaginer que dans cette guerre, le commandement était exercé avec cette autorité qu'ont les généraux des armées régulières. On ne

doit pas oublier qu'à cette époque, il n'y avait pas même de gouvernement, car la révolution était à son début, et les combattans n'étaient que des volontaires, guidés par des primats ou d'anciens chefs de klephtes, et même par des membres du clergé, qui n'avaient sur eux que l'autorité de leur influence personnelle. Mais il est positif que c'est Colocotroni qui dirigea toutes les opérations militaires jusqu'à la prise de Tripolitza. Il sut, sans aucune autorité légale, commander à des volontaires de diverses provinces, ménager l'amour propre de cette foule de chefs, contenir les excès d'une multitude non payée, arrêter, par la seule persuasion, la désertion des plus timides, et prendre, grâce à l'ascendant de son nom et de ses talens militaires, une autorité incontestable sur toutes les forces des insurgés de la Morée.

C'est peu de temps après l'affaire de Valtetzi, qu'apparut la première ébauche d'une administration civile sous la dénomination de Sénat Péloponnésien, et ce n'est qu'à la fin de l'année qu'un congrès national put être convoqué, et donner naissance à un gouvernement régulier.

Au mois de Juin de cette même année 1821, Démétrius Ypsilanti, le frère d'Alexandre Ypsilanti chef de l'hétérie, arriva dans le Péloponnèse où il fut reçu avec enthousiasme. Il se présenta en qualité de fondé de pouvoirs de son frère, représentant de l'autorité inconnue (Ἀγνώστου Ἀρχῆς) de l'Hétérie. Les premiers hétéristes avaient voulu frapper l'imagination des Grecs, et au lieu de parler en leur nom, ils s'étaient donné pour agents d'une grande autorité inconnue. Ce moyen leur avait réussi, les Grecs avaient pris le change, et s'étaient confié d'autant plus aveuglement qu'ils croyai-

ent agir au nom d'une autorité que chacun pouvait exalter au gré de son imagination. On était encore sous l'influence de cette fraude pieuse à l'arrivée de D. Ypsilanti, qui, à peine débarqué, manifesta l'intention d'exercer, au nom de son frère Alexandre et sans aucun contrôle, la souveraineté sur tous les pays insurgés. Mais le sénat Péloponnésien était déjà installé, et les primats qui le composaient, n'entendaient pas se dessaisir de leur pouvoir, dont ils venaient de faire un usage raisonnable, au profit du nouveau venu. Peut-être voyaient-ils déjà clair à l'endroit de cette autorité inconnue; mais ce n'était pas le compte des masses, qui regardaient Ypsilanti comme un nouveau Messie. Celui-ci, impatient de l'opposition qu'il rencontrait, quitta le camp de Vervaina où se trouvait le sénat présidé par Pierre Mauromichali, et partit pour Calamata. Mais à peine la nouvelle de son départ fut-elle connue, que les soldats se rassemblèrent en armes autour de la maison de Mauromichali, et finirent par demander la mort des primats.

Si Colocotroni, qui se trouvait en ce moment dans la maison même de Mauromichali, avait été un de ces ambitieux vulgaires, un de ces hommes politiques pour qui la fin justifie les moyens, il n'avait qu'à se tenir à l'écart; l'émeute l'aurait débarrassé des primats, ses adversaires naturels. Pour ce qui concerne Ypsilanti, il avait trop de jugement pour ne pas savoir à quoi s'en tenir sur l'autorité mystériense, et quant à sa personne, il ne pouvait certes pas lui porter ombrage. Honnête, généreux, brave à l'excès, Ypsilanti n'était pas doué de ces grandes qualités indispensables à un chef d'État, ou même à un chef de parti. Ainsi donc, une fois débarrassé des primats, Colocotroni

devenait tout puissant, le Péloponnèse était à lui. Néanmoins il agit dans cette circonstance comme il a toujours agi, avec cette générosité désintéressée qui est la véritable grandeur. Voyant que l'émeute prenait des proportions formidables, et que la vie des primats était en danger, il s'élança hors de la maison, et s'écria: Hellènes, que demandez vous? Un cri unanime lui répondit « Mort aux primats qui ont renvoyé Ypsilanti. » « C'est bien, mais écoutez moi un instant, et puis je m'associe à vous. » Alors il monta sur une fontaine, et élevant la voix, il leur dit: « Mes enfans, ne courons pas à notre perte. Nous nous sommes levés contre les Turcs nos tyrans, et toute l'Europe a les yeux fixés sur nous pour se convaincre de la justice de notre cause. En attendant les Turcs occupent encore les forteresses, et nous ne sommes maîtres que des montagnes. Or, si nous mettons à mort les primats, les potentats de la chrétienté ne croiront pas que nous luttons pour reconquérir notre liberté, mais nous prendront pour un ramassis de malfaiteurs, pour des Carbonari; alors, ils viendront au secours des Turcs pour rendre plus lourd encore le joug qui pèse sur nous. Tenez-vous donc tranquilles, je vous en conjure, et je vous promets de ramener Ypsilanti. »

Ainsi, grâce au vrai patriotisme et à l'abnégation de Colocotroni, un grand crime fut évité.

Mais revenons au siège de Tripolitza.

Après la brillante affaire de Valtetzi, les insurgés occupèrent Tricorpha, et Colocotroni expédia son neveu Nikitas le turcophage, dans l'Argolide pour mettre le siège devant la place de Nauplie. A Doliana, Nikitas fut surpris dans sa marche et attaqué vigoureusement par un nom-

breux corps de Turcs sorti de Tripolitza. Il se défendit vaillamment, et à l'aide de quelques renforts arrivés à temps du camp grec, il parvint à mettre les Turcs en fuite.

Entre Tripolitza et Mantinée, à l'endroit appelé Mitika, où la plaine se rétrécit, Colocotroni eut l'heureuse idée de faire creuser un fossé et d'y mettre des troupes en embuscade dans le but d'empêcher les assiégés de se ravitailler. Ce plan réussit parfaitement, et après un combat meurtrier, où les Turcs perdirent quatre cents hommes et le frère de Kehaya-bey, ils n'osèrent plus sortir de la place.

Ne pouvant plus se ravitailler, les Turcs sentirent bientôt le besoin d'entrer en composition. Leurs sorties étaient toujours repoussées avec perte, et l'affluence des volontaires au camp grec augmentait de jour en jour, à mesure que la chute de la place devenait plus probable. C'est encore Colocotroni, qui par ses conseils et son infatigable activité, dirigeait toutes les opérations. Il avait à veiller non seulement à la direction du siège, mais il s'occupait aussi, nous l'avons vu plus haut, à faire investir la forteresse de Nauplie, et employait tous ses efforts pour tenir en haleine l'enthousiasme des Péloponnésiens.

A cette époque, les Souliotes revenus dans leur patrie, s'unirent aux Albanais en faveur d'Aly-pacha de Jannina, et contre les troupes turques qui combattaient ce pacha comme rebelle. C'était là la politique de tous les grecs qui évitaient autant que possible de déclarer aux Turcs le véritable but de l'insurrection, et qui, ainsi que les Souliotes, se donnaient pour alliés d'Aly-pacha. En masquant ainsi leurs desseins, ils paralysaient en leur

faveur tout l'élément osmanli de l'Albanie. Si les Albanais, et surtout le vieux Aly les avaient devinés, s'en était peut-être fait de la révolution. Aly aurait traité avec la Porte en s'engageant à étouffer l'insurrection des rayas, incapables de résister long tems à l'attaque formidable de ces corps si braves et si aguerris, guidés surtout par un homme aussi rusé, aussi expérimenté que l'était Aly-pacha.

Or, une partie de la garnison de Tripolitza était composée d'Albanais. Les Grecs sentirent le besoin de les ménager, et ceux-là de leur côté étaient bien-aises de pouvoir sortir sains et saufs, avec armes et bagages, et de rentrer dans leur pays, sans se soucier autrement du sort du reste de la garnison et des habitans de Tripolitza. En conséquence leur chef Elmas-bey, s'aboucha directement avec Colocotroni, et fit un traité séparé par lequel il s'engageait à quitter Tripolitza le 23 Septembre avec tout son corps, à condition que les Grecs lui donneraient libre passage avec armes et bagages. Des otages furent donc échangés, et les Albanais envoyèrent leurs bagages dans le quartier général de Colocotroni. Les autres turcs, se voyant abandonnés, entrèrent de leur côté en négociation. Mais au jour fixé pour le départ des Albanais, les Turcs qui n'avaient encore rien stipulé avec les assiégeants, perdirent tellement la tête, qu'ils laissèrent un bastion tout à fait dégarni de soldats. Les grecs s'en aperçurent et en profitèrent; ils occupèrent immédiatement le bastion, et y plantèrent leur drapeau. Une porte fut ouverte, les assiégeans s'y précipitèrent en masse, et Tripolitza fut ainsi emportée d'assaut.

En attendant, Colocotroni, fidèle à la parole donnée,

et jugeant peut-être utile, pour les raisons que nous venons d'exposer, de ménager les Albanais, exécuta avec la plus scrupuleuse exactitude les engagements pris envers Elmas-bey, et celui-ci put avec sa troupe et tous ses bagages, regagner paisiblement son pays, tandis que le reste de la garnison et ceux des habitans de Tripolitza qui furent épargnés, demeurèrent prisonniers entre les mains du vainqueur.

(La suite prochainement.)

B.

Sainte Sophie.

Par un Allemand.

—0000—

DE tout temps chez les nations comme dans les pays les plus divers, il y eut des monuments, destinés par le sort ou par la prudence des législateurs, à devenir le centre de la vie intellectuelle, des vœux, de la foi, des souvenirs et des espérances, le symbole enfin de toute l'existence nationale des peuples. De tout temps l'esprit national aima à reposer ses ailes sur le sommet d'un édifice grandiose ou consacré par la foi. A l'époque où les premiers peuples se formèrent, Nimrod voulant devenir chef d'une nation semble avoir connu cette vérité, en ordonnant la construction d'une tour, monument de la force unie du peuple, qui devait atteindre le ciel. Les prêtres égyptiens parlaient du même principe en exigeant que toutes les races prissent part à l'illustration et à l'agrandissement du grand

temple de Phta: on glorifiait les rois qui y ajoutaient un peristyle, tandis que l'on nommait tyrans ceux qui élevaient des monuments personnels ou même d'utilité publique. C'est en imitant les prêtres égyptiens que Moïse écrivit un livre entier sur la construction et l'arrangement du temple que la nation entière devait visiter trois fois l'année; eh bien! ce fut ce temple qui maintint l'unité de la nation, même lorsqu'elle se divisa en deux royaumes. Les Grecs morcelés en plusieurs États possédaient dans chacun d'eux leur citadelle sacrée; c'est au temple de Delphes que se réunissaient les offrandes témoignant des sentiments religieux et nationaux de tous les Grecs. Séparés de leur patrie dans les colonies, ils se réunissaient autour d'un Panhellénium. Rome avait son capitol où trônaient les dieux suprêmes, où triomphaient les héros, où la loi dictait ses arrêts; c'était l'axe autour duquel tournait l'univers, la source d'où émanaient toutes les pensées nationales pour se répandre sur la terre, et le point où elles refluait. Dans les États modernes, le sentiment profond qui s'attache aux monuments n'est pas entièrement éteint. Lorsque le Tower brûla, le deuil en Angleterre fut général comme s'il se fût agi d'un désastre public.

Au commencement des temps modernes, l'Hôtel de ville devint en France le symbole du pouvoir; celui qui le possédait, commandait au pays. L'Allemagne morcelée ne possède rien de ce genre; pendant des siècles elle chercha hors de ses limites, en Italie, la splendeur et la consécration de sa puissance. Puis l'idée nationale se reposa tantôt sur la tombe d'Aix-la-Chapelle, tantôt sur l'Empereur romain de Francfort. Elle parut un instant vouloir s'a-

battre sur le Dôme de Cologne: aujourd'hui, sans feu ni lieu, elle vole au hasard sans savoir où reposer ses ailes, espérant encore et attendant toujours.

Ce serait faire tort à Justinien que d'admettre que la vanité seule le détermina à faire élever le magnifique et dispendieux monument de S^{te} Sophie; quoique ce fût ce sentiment, qui, à son entrée dans l'édifice achevé, lui fit pousser ce cri « Salomon tu es vaincu! » Ce serait encore le méconnaître que de considérer sa piété comme le seul mobile de cet acte. En violant par politique les dogmes proclamés par lui-même à son avènement comme irrévocables et sacrés, il prouva que la piété n'était pas chez lui le principe dominant. Justinien fut avant tout Empereur absolu et homme politique. Malgré les centaines d'églises et de monastères qu'il fit construire, la piété n'occupait chez lui que le second rang; au premier, on voit son orgueil despotique et son ambition absolue joints au plan d'une politique profonde, dont le but était de réunir en une seule main et pour toujours, toute la puissance spirituelle et temporelle. Pour atteindre ce but, il se servit de tous les moyens matériels et moraux, bons ou mauvais. Les anciennes traditions conservatrices de l'empire romain, s'effaçaient depuis longtemps ou étaient entachées d'hérésie; dans le nouveau monde chrétien les anciens sanctuaires étaient voués à la destruction. Il fallait les remplacer par d'autres dans cet empire romain, dont la restauration fut le rêve de Justinien et le but des exploits de ses grands capitaines. Sa personne toute puissante, le grand code, les canons des conciles et ses lois ecclésiastiques, formaient déjà de puissants anneaux; mais il fallait donner à tout ces éléments

un centre grand et imposant, qui frappât les sens de tout le monde.

Justinien atteignit admirablement ce but; tout y contribua: les besoins du temps, l'histoire, l'art, la sagesse de l'Empereur et sa tyrannie. L'union était nécessaire, on pillà les plus beaux restes de l'art antique, et on les remit aux créateurs d'un nouvel art, à deux hommes de génie; Anthémios et Isidore, qui surent les employer dignement et d'une manière conforme à l'esprit de leur époque. On éleva le temple sur un emplacement où il devait sembler faire partie de ce même palais duquel émanait toute la puissance, et sur lequel se fixaient tous les regards du vaste Empire; sur un emplacement qui évoquait les souvenirs les plus sacrés de l'histoire moderne de Byzance, car il était occupé antérieurement par une autre église de la « Sagesse divine » τῆς Ἀγίας Σοφίας, élevée par le fondateur de la capitale, le protecteur de la religion, le saint fils d'une sainte, en un mot par Constantin le grand.

Les oppressions mêmes et les exactions énormes auxquelles se livra Justinien pour tirer de ses sujets les sommes nécessaires à la construction de l'édifice, contribuèrent à fixer leurs regards sur l'emplacement où s'élevait ce monument, prix de leurs sueurs et de leur sang; offrant, pour ainsi dire, leurs souffrances en holocauste, même avant l'érection du sanctuaire, qui devenait ainsi cher et sacré pour eux. D'ailleurs on considérait le nouveau temple comme un sacrifice expiatoire offert à ceux qui avaient péri dans la Nica, ou dans ce qu'on nommait l'insurrection d'Hypatius, ce qui n'eut pas une médiocre influence sur les esprits, car il y avait à Constantinople peu de familles nobles ou plébéiennes qui n'eussent à déplorer la

mort de quelque membre aimé, dans ces horribles bouche-ries. Voilà comment les sentiments personnels s'unissaient au sentiment religieux qui s'attachait à ces colonnes, à ces coupes, à ces murs. Les nombreuses légendes qui prirent naissance pendant la construction, et qui se lient presque à chaque phase de cette œuvre, prouvent avec quelle piété et quel intérêt on suivait les progrès des travaux.

Il n'est pas étonnant que ce monument, entrepris et achevé dans des circonstances pareilles, doué de tous les avantages d'un art nouveau et en même temps accompli, ait captivé les sens et les sentiments de tous; et que la renommée ne s'en soit répandue dans tout l'Empire et même hors de ses limites, parmi les chrétiens comme parmi les payens. S^{te} Sophie était si généralement considérée comme l'incarnation de l'Empire Byzantin, que chez les Turcs mêmes, lorsqu'ils rêvaient la conquête de cet empire, la transformation de la Basilique en mosquée, était la plus chère et la plus belle partie de leur rêve. Lorsque ce jour arriva, les barbares se précipitèrent comme un torrent par les portes brisées, vers la coupole brillante. Mahomed, traversant à cheval ces ruines sanglantes et fumantes encore, se dirigea droit vers le temple, et le soir même fut célébrée dans S^{te} Sophie, la première prière des musulmans; c'est alors seulement que la conquête de l'Empire Byzantin fut consommée. S^{te} Sophie bâtie par les Grecs devint pour les musulmans une espèce de Kaaba nationale. Ce qui distingue ce palladium en pierre, entre les palladiums de tous les temps et de tous les peuples, c'est qu'il n'a pas perdu son prestige avec la chute de son peuple, et que depuis quatre siècles, il est également sacré aux yeux de

deux nations si différentes de religion, de caractère et d'origine. L'une voit en lui la représentation et la garantie de sa puissance et de son existence en Europe, l'autre lui est attachée par ses espérances et ses vœux, et attend, comme un jour promis, le moment où le croissant cédera sur la coupole, sa place à la sainte croix. A toutes les époques qui promettaient aux Grecs leur affranchissement, comme p. e. à celle de l'Hétérie de l'insurrection grecque, de la guerre de 1828, comme à celle de 1854, on vit naître de nouvelles légendes ou reparaitre les anciennes dont l'objet était toujours l'église bien-aimée. A toutes ces époques on revoit le prêtre qui, d'après la légende, dit la dernière messe à S^{te} Sophie, et qui, au moment où les barbares s'y précipitèrent, disparut avec le Saint-Sacrement dans une chapelle qui se referma sur lui pour ne se rouvrir qu'au jour de la liberté. En 1854, beaucoup de Grecs à Constantinople se refusèrent à faire baptiser leurs enfants nouveaux-nés, attendant le moment qui approchait, et où ils auraient pu célébrer ce sacrement sous la coupole de S^{te} Sophie.

Il est plus facile d'écrire un livre entier sur S^{te} Sophie, que de la décrire en peu de pages; d'ailleurs la description en est inutile, car elle ne peut donner au lecteur qu'une idée bien imparfaite de cet incomparable chef-d'œuvre de l'art. Il faudrait entrer dans mille détails, mesurer les largeurs et les longueurs, nommer les colonnes, les chapiteaux, les arcades, les demi coupes et les dômes, et, tout en parlant de la simplicité artistique, charger l'imagination du lecteur et lui donner, involontairement, une idée tout-à-fait contraire à la vérité. Comme tous ceux qui visitèrent S^{te} Sophie, je fis cette expérience par moi-même;

après avoir lu de nombreuses et belles descriptions, j'y entrai pour y voir beaucoup d'objets; je n'en vis qu'un, mais unique, grand et accompli. Ajoutez à cela les idées fausses que nous apportons du nord et de l'ouest: on nous dit que S^{te} Sophie est une église byzantine, et d'après les monuments byzantins que nous connaissons, nous songeons de suite aux petites colonnes, aux gauches et naïfs chapiteaux, aux arcs timides et modestes, à un état d'embryon qui nous rappelle la renaissance de l'art, à une époque qui commence et n'a qu'à-demi la conscience d'elle-même, et qui fait naître l'espérance d'un développement ultérieur. Nous songeons aussi à l'obscurité mystérieuse qui remplit nos temples byzantins et non byzantins du nord. On ne saisit rien de tout cela dans S^{te} Sophie. Dans son ensemble comme dans ses détails, elle est grande et hardie; quoiqu'elle marque le commencement d'un nouveau genre d'art, elle forme déjà le modèle accompli de ce genre, un modèle que les temps futurs ne peuvent atteindre et duquel ils s'éloignent de plus en plus à leur désavantage; au lieu de l'obscurité de nos églises, c'est la clarté grecque et la gaieté lumineuse qui remplissent ce monument. Ensuite nous pensons très logiquement que ce produit du sixième siècle chrétien, de ce temps des dogmes engourdis, a quelque connexité avec cette époque. Nous nous attendons à retrouver le caractère de ce temps, quelques traits de la mère dégénérée dans la physionomie de S^{te} Sophie, comme nous sommes habitués à les reconnaître dans d'autres édifices historiques p. ex. dans le palais d'Avignon, cette incarnation de la puissance papale. Mais sous ce rapport même, nous nous trouvons très agréablement trompés. Anthemius de Tralles et Isidore de Milet, ont

joué à notre logique et au byzantinisme un mauvais tour, en élevant un édifice qui, d'après notre opinion, n'a rien à faire avec le temps de son érection, qui au contraire appartient aux siècles précédents dans lesquels les deux grands artistes, les génies de l'Ionie, se sentaient plus à leur aise que dans la période de Justinien. S^{te} Sophie n'est pas un temple de l'Hellénisme orthodoxe; il appartient à l'hellénisme ancien, à cet hellénisme si gai, si clair et qui ne se complaisait que dans une noble simplicité (*).

(La suite prochainement.)

(*) Note de la Rédaction. L'auteur, on le voit, n'a pas de bien grandes sympathies pour les dogmes et le caractère général de l'empire byzantin au sixième siècle. Ces discussions si savantes et si hardies, qui ont amené la fixation des principes les plus abstraits du christianisme dans les conciles œcuméniques, ne trouvent pas grâce devant les préjugés que parvinrent à répandre en Europe sur cette époque, l'ouvrage impie de Gibbon et les compilations de ses copistes. En quoi cependant ces discussions diffèrent-elles de celles qui ont eu lieu en occident au seizième et au dix-septième siècle? Et qui jamais s'est avisé de taxer ces derniers temps d'engourdissement et de décrépitude? On rend justice au génie d'Anthémios et d'Isidore; et comment d'ailleurs le nier ce génie lorsqu'on est en présence de leur chef-d'œuvre? Mais on est encore sous l'impression des lectures qu'on a faites sur l'époque où il fut élevé, et l'on s'écrie qu'il est impossible qu'il représente son temps. Cependant dans un de ces moments où la puissance de la vérité l'emporte, dans un cœur loyal, sur celle des préventions injustes, notre auteur lui-même convient (p. 87) qu'Anthémios et Isidore surent employer les beaux restes de l'art antique d'une manière conforme à l'esprit de leur époque. Nous croyons en effet que tout grand monument représente plus ou moins les temps au milieu desquels il est produit; et que ce ne sont pas les deux architectes de Tralles et de Milet qui furent étrangers à leur siècle, mais que c'est bien plutôt l'occident qui ne s'est jamais donné la peine de comprendre le véritable caractère de l'Orient Chrétien.

Chronique politique du Spectateur.

—0000—

Sévastopole est tombée. C'est un événement que tous les échos de l'Europe se redisent depuis bientôt un mois. Cette conquête, toute importante qu'elle soit, toute grosse de conséquences, n'était pas du tout dans l'ordre des choses improbables, et plus d'une fois nous avons dit que l'on pouvait s'y attendre. Une ville défendue par une garnison aussi héroïque que celle de Sévastopole, est sûre de se couvrir de gloire ; mais il n'y a pas de ville qui soit sûre de ne pas succomber, lorsqu'elle est attaquée par l'élite des armées de la France et de l'Angleterre.

Les faits ont, dans cette guerre, trop souvent dérouter les spéculations des stratégestes les plus instruits, trop souvent trahi les attentes et les promesses les plus positives des principaux acteurs eux-mêmes de ce grand drame, nous connaissons du reste trop peu la vérité sur les raisons qui ont déterminé les Russes à abandonner tous les forts du midi, après avoir perdu la tour Korniloff ou Malachoff, sur la force de résistance des forts du Nord, et sur l'effectif des armées qui sont en présence, et qui tous les jours deviennent des deux côtés plus formidables, pour vouloir prédire quels seront les plans ultérieurs des uns et des autres, si c'est aux longueurs et aux souffrances d'un nouveau siège qu'on s'exposera, ou si c'est aux chances d'une grande bataille qu'on voudra livrer les destinées de l'Europe. Nous prétendons tout aussi peu dire lequel des peuples belligérants est assez fatigué de la guerre, pour s'empresser, à l'occasion de la prise de Sévastopole, d'offrir ou d'accepter la paix, si enfin la grand

coup frappé devant la forteresse du Pont inaugure le retour de la paix, ou s'il est le signal du commencement d'une guerre immense. S'ils n'avaient en vue que le point d'honneur militaire, les deux adversaires peuvent également se croire satisfaits, rengainer, et se tendre la main, après avoir appris à se craindre et à s'admirer. La guerre pourra au contraire tirer en longueur, si l'on poursuit de part et d'autre des objets difficiles à atteindre, et auxquels on ne voudra renoncer qu'à la dernière extrémité.

Nous abstenant donc de vaines prédictions, nous attendrons que les événements se déroulent. Il ne nous est pas donné d'influencer en rien leur marche ; mais il nous importe d'examiner en quoi elle peut être favorable à nos espérances, ou jusqu'à quel point elle les peut traverser. Supposons qu'après la chute de Sévastopole la guerre est continuée avec une nouvelle ardeur de la part des alliés, qui se croiront plus près du succès définitif, avec une nouvelle opiniâtreté de la part des Russes, qui auront un grave échec à racheter. Nous le regretterons sans doute, comme dès le début nous avons regretté la guerre ; car c'est dans la discussion pacifique que triomphe le bon droit, et le bon droit est pour nous. Cependant nous ne croyons pas que la continuation de la guerre doive nous nuire en définitive. Plus elle se prolonge, et plus elle accélère la décadence de la Turquie. Quel que soit le triste dénuement de cet état, il ne peut, sans renoncer à toute pudeur politique, lorsque la France et l'Angleterre versent leur plus beau sang à propos de lui, se tenir à l'écart, et se dispenser de mettre à leur suite une armée en campagne. Dans l'état délabré de ses finances, dans la désorganisation irrémédiable de son administration, cet effort dépas-

sera ses forces, et précipitera sa dissolution; son armée, que les alliés semblent ménager avec une magnanime abnégation dans toutes les occasions, afin qu'il continue, aussi long-temps possible, à exister un semblant de Turquie, ne pourra probablement pas éviter à la longue, toutes les chances de la guerre, et la première fois qu'elle sera forcée de se trouver bon gré mal gré aux prises avec les Russes en rase campagne, et sans se cacher sous les étendards victorieux de ses alliés, on nous accordera que sans être doués d'une bien grande vertu prophétique, nous pouvons résolument assurer qu'elle sera détruite. L'Asie, jusqu'à ce que les alliés y puissent également pourvoir, continuera à échapper aux mains débiles qui tiennent le sceptre à Byzance, et les chrétiens ses sujets, qui mordent leur frein avec impatience, profiteront toujours de tous ses malheurs, pour essayer de s'affranchir. Forcée de s'épuiser pour remplir ce qu'on lui dit être commandé par son honneur et par son devoir, ne pouvant jusqu'à la fin empêcher les derniers restes de sa faible armée d'être brisés, anéantis, moins en état que pendant le calme de la paix de comprimer ses sujets mécontents, la Turquie sera, par la force des choses et de sa constitution débile, étouffée sous les étreintes de ses amis aussi bien que sous les coups de ses ennemis, elle sera écrasée dans ce terrible conflit des deux moitiés de l'Europe, au milieu des quelles sa mauvaise étoile a voulu qu'elle se trouve engagée comme dans un terrible étau. Sa mort sera le résultat de la guerre, si elle se prolonge; et pour ce qui regarde les chrétiens de l'Orient, c'est cette mort, ce n'est pas l'arme qui la produira, qui fait l'objet de leurs vœux. Si la prise de Sévastopole doit prolonger la

guerre, et la rendre plus opiniâtre, quelle que soit l'issue finale de cette guerre, on pourra dire que la chute de Sévastopole sera l'un des précurseurs les plus sûrs de la chute de la Turquie.

Mais cet événement, si c'est au contraire la paix qui en doit éclore, est-il de nature à rendre cette paix moins propice à nos espérances, et devons-nous pour cette raison le considérer comme pouvant exercer une influence fatale sur les destinées futures de l'Orient chrétien? Nous ne le pensons point. Lorsqu'on en viendra à poser les bases des transactions qui assureront l'équilibre de l'Europe et la tranquillité de l'Orient, et qui préviendront le retour des troubles et des complications actuelles, on ne pensera sans doute pas que pour avoir forcé la Russie de faire sauter l'une de ses places fortes, bien encore que cette place soit le boulevard redoutable de la Crimée, et même pour l'avoir fait couler toute sa flotte de la Mer Noire, on en ait fini avec elle, qu'on l'ait complètement et à tout jamais désarmée et rendue inoffensive; on ne méconnaîtra pas que la Turquie est encore, comme elle a été avant la guerre, un point de la plus haute importance par sa position géographique, qu'il faudra toujours surveiller et renforcer; et cette conviction de l'Europe occidentale, la Russie la partagera aussi après ses dernières expériences, et les dangers auxquels elle s'est vue exposée. Mais lorsqu'on s'arrêtera pour réfléchir à qui l'on en confiera le dépôt, il est impossible que de part et d'autre on ne se demande qui donc sont ces Turcs dont on ferait les postes avancés, les gardes-frontières de l'Europe, la digue infranchissable entre l'Orient et l'Occident? Où donc étaient-ils lorsque leurs alliés se couvraient pour

eux de gloire et allaient à la mort pour les couvrir de leur corps, et pourquoi, lorsque les Français emportaient la clef de la grande forteresse au prix des plus grands dangers, lorsque les Anglais attaquaient le redoutable Rédan, lorsque les Sardes eux-mêmes, malgré leur faiblesse numérique, soutenaient l'honneur traditionnel du pavillon italien, le clairon de la guerre, l'enthousiasme même du succès n'a-t-il pas secoué la torpeur de ceux pour le salut desquels on a dit qu'on se bat? A l'attaque du 16 Août, à celle du 8 Septembre, à la bataille de la Tschernaja, leur nom même ne fut pas prononcé. On se rappellera comment ils se sont défendus en Asie, où ils sont à peu près abandonnés à eux-mêmes, et l'on pensera à ce qu'a produit leur patriotisme, lorsque ce qu'on veut appeler leur patrie a été en danger. Où est leur levée en masse lorsqu'ils furent menacés d'une destruction subite? Quelques hordes de Basch-Bouzoucs sont accourues, attirées par l'appât du pillage, et se sont dispersées après avoir commis les crimes les plus atroces. Où sont chez eux les grands hommes que produisent d'ordinaire les grands dangers? Tout leur espoir se fonde sur un Croate, et sur quelques renégats ou quelques officiers européens de bonne volonté. Ces réflexions, qui se multiplieront d'autant plus que la guerre aura de durée, ne manqueront pas de se présenter à l'esprit des négociateurs, lorsqu'ils voudront mettre à leur édifice des fondements durables, et ils ne seront pas long-temps à découvrir qu'il en faut chercher les matériaux ailleurs que chez les Turcs.

C'est sous ce seul point de vue que les derniers événements de la guerre peuvent être pour nous d'un intérêt direct et immédiat. Cependant nous ne nous faisons pas

illusion; nous savons que si l'on désespère des Turcs, le dépôt qu'on refuserait à ceux-ci, on hésiterait également à le confier aux chrétiens, à cause de préventions qu'on entretient contre eux. Ce n'est pas qu'on mette en doute leur capacité supérieure, mais on suspecte leur impartialité. En confondant les effets et les causes, on attribue à tous les Grecs, à quelques rares exceptions près, à tous les chrétiens de l'Orient, des sympathies exclusives envers les Russes, et l'on croit voir un effet de ces sympathies dans l'ardeur constante qui porte ces chrétiens à se soulever contre leurs oppresseurs. Les événements qui se passent aujourd'hui même à Athènes, sont une preuve évidente que cette prévention continue à exercer son influence sur le sort de la Grèce. Le ministre de la guerre s'étant attiré la disgrâce du Roi, qui a décidé de le remplacer, les ministres de France et d'Angleterre ont représenté que M. Callergi offrait seul à leurs gouvernements des garanties suffisantes pour l'observation d'une stricte neutralité, et pour le maintien de relations pacifiques avec la puissance limitrophe. Cette déclaration a déterminé la retraite de tout le ministère. Dans la grande guerre qui ébranle le monde, les Grecs trouvent leurs bienfaiteurs, les auteurs de leur indépendance dans les deux camps opposés. Leur égale reconnaissance, les sympathies qu'ils n'ont jamais cessé de partager entre tous ceux qui leur ont tendu une main secourable dans l'imminence de leur péril, est un gage bien plus certain de leur stricte neutralité, que la présence d'un seul homme, dont l'influence ne peut être que fort secondaire, car tout le monde avoue que le peuple grec n'admet aujourd'hui d'autre influence que celle de son Roi.

M. Callergi, en sortant du ministère, a adressé à l'armée un ordre du jour, dont nous n'examinerons pas la convenance, et que, fidèles à notre principe de nous tenir à l'écart des affaires intérieures du pays, nous nous serions même abstenus de mentionner. Mais nous y trouvons un passage qui n'est pas entièrement du ressort de la politique intérieure, et dont il nous est impossible de ne pas relever l'inexactitude: M. Callergi prétend que *sa véritable mission a été d'établir des liens d'union entre l'armée grecque et les armées des puissances alliées*. L'ancien ministre de la guerre se fait d'étranges illusions sur sa véritable mission. L'union dont il parle, il pouvait tout aussi bien ne s'en point occuper. Ce n'est pas lui qui était appelé à la cimenter; elle existait bien avant qu'il ne fût appelé aux affaires, et elle n'a jamais cessé d'être entretenue par les sentiments sincères et profonds de reconnaissance que le peuple grec a voués à ses grands bienfaiteurs; elle fut établie lorsque de nobles philhellènes versaient leur sang dans les rangs des combattans de la liberté; elle le fut devant ce Navarin que M. Callergi rappelle dans son ordre du jour, et où les armées détruisaient les flottes de la Turquie, et brisaient le joug ignominieux qui pesait sur la Grèce; elle le fut encore lorsque la France faisait de ses braves troupes un bouclier à la Grèce, alors son élue, contre toutes les entreprises des Arabes et des Osmanlis; elle le fut enfin, lorsque l'armée française formait l'armée grecque à sa discipline, et lui léguait son esprit d'ordre, son équipement et son matériel. L'armée grecque n'a pas oublié ces hommes qui ont augmenté la liste de ses anciens héros, les Fabvier, les Hastings, tant d'autres nobles fils de la France et de l'Angleterre, qui lui ont prêté leurs bras valeureux; le

maréchal Maison ou l'amiral Codrington, qui commandaient les armées et les flottes libératrices en amis enthousiastes du pays de Thrasybule; le général Trézel, qui l'a instruite et lui a laissé d'excellentes traditions; le colonel Pauzier, fondateur de l'école militaire, cette pépinière de bons officiers pour toutes les armes; enfin cette foule d'officiers distingués, qui impatronisaient en Grèce toutes les vertus militaires, et qui prêchaient d'exemple. De tels liens sont indissolubles, et c'est se vanter bien mal à propos, que de vouloir faire passer pour son œuvre, les sentiments les plus intimes et les plus naturels du peuple grec. Les armées alliées diront si malgré la position toujours difficile que devait naturellement leur faire l'occupation, elles n'ont pas rencontré dans l'armée grecque cette cordialité spontanée, cet empressement amical qui part du cœur, et qui ne se commande pas par des ordres du jour, si elles ont trouvé les relations que cette armée entretenait avec elles, tendues ou gênées, et de nature à prouver qu'elles lui étaient imposées. Elles témoigneront également si, aussitôt qu'elles eurent paru dans les parages grecs, et que la France et l'Angleterre eurent fait voir qu'elles désapprouvaient sérieusement la révolution de la Thessalie, les armes ne sont pas tombées de toutes les mains, même des mains de ceux sur lesquels M. Callergi n'a jamais prétendu exercer la moindre influence.

Nous ne voulons certes pas nier que les Grecs des provinces encore asservies, ainsi que leurs compatriotes de la Grèce émancipée, n'aient déposé les armes à contrecœur, et que tout en observant une neutralité parfaite dans leurs actes aussi bien que dans leurs sentiments à l'égard des puissances qui sont aujourd'hui engagées dans la lutte, tout en regrettant la moindre goutte de sang chrétien qui y est versé, ils ne gardent pas toute leur animosité contre les Turcs, et ne désirent que cette guerre donne le

coup de grâce à la Turquie, ou qu'au moins elle persuade les alliés aussi bien que les Russes de l'abandonner à son sort, et de cesser de la considérer désormais comme le pivot de leur politique.

Tels sont, nous l'avouons, les vœux constants du peuple grec. Cependant ce peuple a assez le sentiment de sa propre position, pour ne se point permettre de traduire ces vœux par des actes, pour ne rien entreprendre contre les Turcs, aussi long-temps qu'il sait que ses sauveurs et ses protecteurs, aujourd'hui les arbitres omnipotents de son sort, s'en trouveraient offensés, et qu'il les voit étendre sur la Turquie l'ombre de leur épée. Les Grecs savent bien qu'en contrecarrant les volontés des grandes puissances, auxquelles ils doivent tout, et dont ils peuvent tout attendre et tout craindre, ils ne feraient que se briser le front contre un mur d'airain sans faire un seul pas vers le but désiré, qui vient au contraire à eux si seulement ils savent attendre. Le bon sens instinctif du peuple, et la parole donnée par son Roi, parole à laquelle il n'a jamais forfait, garantissent bien mieux et bien plus sûrement la tranquillité de la Turquie, que la parole d'un ministre qui, sans ces circonstances, ne trouverait pas d'écho.

L'Europe cessant de croire que les Grecs, et en général les chrétiens de l'Orient, veulent servir d'autres intérêts que les leurs, aura bientôt compris que leur intérêt ne diffère en rien du sien propre, qu'ils veulent en Orient, comme elle le veut aussi, et comme la Russie elle-même ne peut manquer de le désirer après la guerre qu'elle a à subir, un empire fort, viable et capable de se maintenir et de se défendre contre tous les empiétements et toutes les prétentions d'influences exorbitantes.

A.